

Inès DELAJOIE

Le Couvent des Cyprès



Les Chemins de Mérencourt

Pour contacter l'auteure :

ines.delajoie@gmail.com

TABLE

- *Chapitre I*
- *Chapitre II*
- *Chapitre III*
- *Chapitre IV*
- *Chapitre V*
- *Chapitre VI*
- *Chapitre VII*
- *Chapitre VIII*
- *Chapitre IX*
- *Chapitre X*

Chapitre I

L'orage grondait, la pluie dense et régulière s'abattit sur le couvent. C'était la fin de la prière du soir, les plus jeunes sœurs, habituées à réagir vite, grimpèrent les trois étages du bâtiment pour arriver jusqu'au grenier. Chacune vérifia l'emplacement des seaux disséminés sur le sol pour recueillir l'eau qui s'échappait par les fuites du toit. Un évier sur le palier permettait de vider les récipients sans avoir à descendre à l'étage inférieur.

— Cette fois-ci, il pleut à verse, s'écria sœur Lætitia, il nous faudra revenir à vingt-deux heures si cette pluie ne cesse pour tout vider encore une fois !

Ses compagnes l'approuvèrent :

— Rendez-vous tout à l'heure dans la cuisine pour une tisane ! proposa sœur Isabelle.

L'ambiance était joyeuse malgré l'adversité et chacune s'activait avec énergie.

— Demain nous vérifierons si aucune tuile n'a bougé, dit sœur Marie-Anne, avec ce vent du diable, il se peut que certaines se déplacent !

L'orage prit fin vers minuit et le calme revint. Le lendemain, en ce début d'après-midi de printemps ensoleillé, sœur Lætitia courut au-devant de sœur Raymonde la responsable du couvent qui s'engageait dans l'allée du jardin :

— Sœur Raymonde !

Celle-ci se retourna et s'arrêta. Petite et brune, des lunettes rondes cerclées de métal fin, elle regarda avec

bonté la jeune sœur accourant vers elle.

— Sœur Raymonde, j'ai eu une idée !

Sœur Lætitia, la trentaine, lingère attirée de la communauté, occupait également, comme beaucoup de ses sœurs, une activité à mi-temps à l'extérieur : elle était permanente bénévole au secours catholique de la petite ville de Mérencourt. Le couvent des Cyprès, fondé en 1945, au sortir de la guerre, revêtait, en effet, à la fois un rôle apostolique et contemplatif. C'était son originalité. Les bâtiments situés à la sortie de la ville ressemblaient à une grande maison bourgeoise de style ancien, rectangulaire et imposante, possédant quatre tourelles en chaque angle, ce qui lui donnait un air ravissant de petit château.

Sœur Lætitia poursuivit avec vivacité :

— Je pensais seconder sœur Marie-Anne pour commencer le ménage des combles, cela pourrait permettre d'aménager un dortoir pour accueillir des groupes de jeunes l'été, qu'en pensez-vous ?

Tout le monde vouvoyait sœur Raymonde, réélue à la tête de cette communauté qui dénombrait une vingtaine de religieuses. Respectée, d'un caractère vif et énergique, elle savait avec douceur et sans tension exercer comme un service sa tâche de responsable. Affectionnant la collégialité, ses décisions n'étaient jamais prises sans demander l'avis des personnes et sa gaieté que reflétait son sourire, mettait à l'aise chacun.

— Mais voilà une excellente idée ! Nous pourrions en parler ce soir ensemble au dîner. En attendant, bon courage à vous deux et n'avalez pas trop de poussière ! Vous devriez demander à sœur Isabelle des masques chirurgicaux pour vous protéger.

— Vous avez raison, j'y vais de ce pas, à tout à l'heure !

Sœur Lætitia monta au premier étage et n'eut aucune peine à trouver sœur Isabelle. Celle-ci, infirmière dans un dispensaire de la ville, travaillait uniquement le matin. Elle

donna quelques masques à Lætitia et s'enthousiasma du projet d'aménagement des combles :

— On pourrait héberger des scouts ou des jeunes d'aumôneries, ce serait magnifique !

Tandis que les sœurs âgées s'octroyaient une sieste après le repas de midi, les plus jeunes présentes au couvent commencèrent chacune leur tâche. Lætitia et Marie-Anne, dont l'allégresse de la jeunesse jetait un halo d'enthousiasme sur qui les côtoyaient, se munirent de seaux, balais et serpillières. Après avoir gravi les trois étages de la maison du côté situé à l'ouest, elles arrivèrent, à peine essoufflées, devant une vieille porte en bois. Elles l'ouvrirent sans difficulté et un vaste espace mansardé apparut, jonché de malles, cartons, et autres vieux meubles en tous genres. Les multiples récipients disposés sous les fuites d'eau parsemaient le sol. Éclairés par des vasistas répartis sous la charpente, les toiles d'araignées et la poussière paraissaient plus denses que jamais :

— Et bien... Ce travail va nous occuper plusieurs jours, il faudra tout trier et tout nettoyer ! s'exclama Marie-Anne.

Grande et mince, les cheveux courts, âgée de trente-cinq ans, elle faisait partie de la communauté depuis dix ans. Ayant exercé différentes fonctions, elle tenait maintenant chaque matin le secrétariat de la maison. Dans cette congrégation récente, il n'y avait ni voile ni habit spécifique, seulement un pendentif commun représentant le visage du Christ Ressuscité. Les deux sœurs vêtues de vieux jeans et de chandails usagés se mirent à l'ouvrage.

— Commençons par le fond et trions à mesure chaque objet, suggéra Lætitia.

— Oui, nous ferons deux tas distincts pour ce qui peut être vendu au vide-greniers et ce qui est destiné à la déchetterie, compléta Marie-Anne.

— Qui sait si nous n'allons pas découvrir des objets de valeur ! rêva sa compagne.

Au bout de deux heures d'efforts alors que le quart de la surface était dégagé, les deux sœurs, en nage, s'accordèrent une pause. S'asseyant sur un vieux canapé de velours bleu foncé en mauvais état, elles burent avec satisfaction de l'eau minérale qu'elles avaient apportée.

— Ouf ! Ça fait du bien ! Quel travail ! soupira Lætitia.

Son regard balaya le reste du grenier encore encombré et fut arrêté par une vieille malle. Curieuse, elle se leva et se dirigea vers l'antique objet. Rabattant le couvercle, elle découvrit plusieurs piles de papiers à l'intérieur.

— Qu'est-ce que c'est... ? Des vieux documents ? s'interrogea-t-elle.

Une liasse de feuilles jaunies à la main, elle revint vers Marie-Anne et lui en tendit la moitié.

— Voyons ce qu'il y a d'écrit là-dessus... reprit-elle.

Parmi les écrits divers, une feuille encadrée d'enluminures, à moitié roulée et recouverte d'un texte de lettres anciennes en gros caractères, attira son attention. Elle déchiffra à haute voix :

« À celui qui lira, trésor trouvera, sous le plus ancien bois, et chrétien restera »

Signé « Le comte De La Farandière, sans héritier. Décembre 1787 ».

— Regarde ceci, qu'en penses-tu ? demanda Lætitia, étonnée.

Marie-Anne se pencha sur la feuille :

— Il y a le sceau d'un notaire et sa signature en bas... Mais c'est un testament ! s'exclama-t-elle d'une voix pleine de surprise. Il faut trouver des renseignements sur cet homme et voir de quoi il en retourne !

Mettant de côté le précieux document, les deux sœurs travaillèrent encore une bonne heure sans faire d'autre découverte notable puis redescendirent frapper à la porte de Sœur Raymonde.

— Entrez ! invita cette dernière d'une voix bien timbrée.

— Sœur Raymonde, voici ce que nous avons trouvé au grenier, expliqua sœur Lætitia.

La responsable fit asseoir ses sœurs dans le coin bureau de sa chambre et examina le document avec attention.

— Ma foi oui... Cela ressemble fort à un testament ! Le Comte de La Farandière est le donateur des Cyprès, c'était un célibataire très pieux. L'ancienne communauté qui nous a précédées ici a bénéficié de ce don et nous l'a transmis en 1946 au moment de la fondation. Je ne sais pas quel est ce notaire qui a signé, mais il est peut-être un lointain parent de Maître Tolert de Mérencourt. ? Il faudrait lui montrer ce document et lui demander conseil... Mais que peut vouloir dire cette énigme ?

— « *L'ancien bois* », s'interrogea Lætitia, et si c'était l'un des deux vieux chênes du jardin ? Ils sont plus que centenaires...

— Possible... Je prends rendez-vous sur-le-champ avec Maître Tolert afin de lui montrer ce document. Nous irons ensemble lui demander des précisions.

Sœur Raymonde regarda avec bienveillance les deux amies se retirer. Elle ne put s'empêcher de songer à sa vie de jeune religieuse. Que de bons souvenirs avait-elle gardés de sœur Roseline ! Toutes deux, complices et du même âge, avaient partagé les débuts de la fondation, époque exaltante où tout était à construire. Un flot d'émotions envahit l'âme de sœur Raymonde. Depuis dix ans, sœur Roseline n'avait plus donné de nouvelles après avoir quitté la communauté dans de mystérieuses circonstances. Cette absence pesait sur le cœur de la religieuse et pas un jour ne passait sans qu'elle ne priât pour son ancienne compagne.

La semaine suivante, un jeudi après-midi, Lætitia, Marie-Anne et sœur Raymonde escaladèrent avec entrain les vieux escaliers de l'immeuble du notaire de la ville. La

communauté attendait avec impatience le verdict du professionnel, imaginant déjà monts et merveilles. Il y avait tant de réparations à prévoir ! Elles devenaient de plus en plus urgentes au monastère. Malgré les salaires des sœurs qui travaillaient, les sommes importantes qu'exigeaient les devis entassés sur le bureau de la responsable n'avaient encore jamais été réunies.

— Bonjour mes sœurs, quel bon vent vous amène ? demanda Maître Tolert ouvrant lui-même sa porte.

— Ma secrétaire est en congé, précisa-t-il en soupirant. Installez-vous, je vous en prie.

— Voilà ce qui nous amène... Ce mystérieux parchemin, répondit sœur Raymonde, en lui tendant le vieux papier.

Le notaire, d'un âge respectable, en costume sombre avec une cravate noire, s'en saisit et s'asseyant à son bureau pris une grosse loupe ronde.

— « *A celui qui lira, trésor trouvera, sous le plus ancien bois, et chrétien restera* » lut-il à haute voix. Attendez... 1787, c'est très ancien... Il faut que je recherche dans les archives de l'étude, je ne sais si mes prédécesseurs ont gardé des documents de l'époque... Il y a peut-être trace du signataire. Veuillez m'excuser un instant. Le notaire ouvrit une porte située derrière son bureau et suivit un long couloir. L'attente commença pour les sœurs. Lætitia en profita pour examiner le bureau en détail tandis que sœur Raymonde s'emparait de son chapelet. Enfin, après de longues minutes, le notaire revint chargé de quatre énormes boîtes en carton poussiéreuses.

— Mes sœurs, nous allons nous partager la tâche car ces archives sont denses. Ce sont les plus anciennes de l'étude. Quel dommage que ma secrétaire soit en congé !

Il posa le tout sur le bureau et dégageant l'espace, demanda aux sœurs de repérer dans chaque carton les dates les plus anciennes notées sur les documents. Ils étaient regroupés à l'intérieur d'antiques chemises en papier cristal hors d'âge. Se saisissant lui-même du

quatrième carton, il commença à dépouiller une pile. Chacun s'appliqua à sa tâche et ce fut finalement Maître Tolert qui trouva les plus anciens documents, datant de 1860. Se rasseyant, sa loupe en main, il examina leurs contenus.

— Cela date de soixante-treize ans après ce testament, voyons qui était notaire à ce moment-là ? Maître Eugène Ferron. C'est bien le même nom que la signature de votre document mais pas le même prénom. Serait-ce son fils ? Ou petit-fils ? C'est à vérifier... J'appelle les archives départementales. Il décrocha son téléphone, en murmurant : « Ah ! Si ma secrétaire était là ! ». Renseignement pris, Eugène Ferron était bien le fils d'Antoine Ferron, signataire de 1787.

— Mes sœurs, il s'agit bien d'un document du Comte De La Farandière, un testament en bonne et due forme qui reste donc valable présentement.

Il resta un moment silencieux puis levant les yeux, déclara :

— Il ne vous reste plus qu'à rechercher ce fameux trésor... S'il existe encore ! Et il vous appartiendra. La loi est claire sur ce point, en tant que propriétaires des lieux, si vous le trouvez dans vos murs, vous en détiendrez de droit la propriété. Je peux garder ce document ici, il sera en lieu sûr. Ainsi si vos recherches aboutissent, je pourrai prendre acte par écrit de votre découverte. Mes sœurs je vous souhaite bonne chance ! ajouta-t-il en leur adressant un sourire malicieux.

Sur le trottoir de la rue principale de Mérencourt, les trois moniales discutèrent avec animation. Où fallait-il chercher ? Par où commencer ? Sœur Lætitia, toujours persuadée que le « *vieux bois* » représentait l'un des deux gros chênes du jardin, proposa d'aller louer un détecteur de métaux au magasin de bricolage de la ville.

— Il s'agit sûrement de pièces de monnaie d'époque, précisa-t-elle. Avec l'appareil, nous aurions ainsi une indication pour savoir où commencer à creuser.

N'ayant pas d'autre meilleure idée, les trois compagnes remontèrent dans la « 4 L » blanche du couvent et se dirigèrent vers la zone commerciale.

— J'ai peur que l'on ne nous demande pourquoi nous avons besoin d'un tel engin, s'inquiéta Marie-Anne, il nous faut garder le secret sous peine d'avoir des curieux en quête du trésor.

— Ne t'inquiète pas, répondit Lætitia, si l'on nous questionne, je saurai comment noyer le poisson !

Mais l'employé du magasin ne parut nullement étonné et délivra l'appareil avec les précisions d'utilisation sans la moindre question indiscrete.

Dès le lendemain matin, après la prière, sœur Marie-Anne et sœur Justine, la jardinière officielle de la communauté, se trouvèrent à pied d'œuvre devant l'un des deux gros chênes situés au bout de l'allée centrale. Sœur Lætitia, de permanence au secours catholique en cette matinée, ne put les accompagner. Promenant le détecteur de métaux en faisant des cercles méthodiques autour de l'arbre, les deux sœurs guettèrent un « bip » de toutes leurs oreilles. Au bout d'une demi-heure d'effort, rien ne sonna. S'éloignant de plus en plus du tronc, sœur Justine qui promenait l'engin, dit à Marie-Anne:

— Nous sommes de plus en plus loin de l'arbre, essayons l'autre chêne.

Sœur Justine, la quarantaine, sportive et svelte, se dirigea vers le tronc du magnifique deuxième arbre centenaire. Responsable du jardin, elle avait une énergie débordante et faisait du V.T.T. deux fois par semaine pour entretenir sa forme et respirer le bon air. Avec des parents agriculteurs, ses origines campagnardes lui avaient donné le goût du travail de la terre. Elle s'épanouissait dans l'entretien du

jardin potager. Ses cheveux aux tonalités rousses regroupés en une belle natte dégageaient son visage et ses beaux yeux clairs lui donnaient une expression de douceur. Elle commença à circonscrire d'un premier cercle le vieux chêne. Un « bip » de plus en plus fort se fit entendre. Lætitia sauta de joie :

— C'est là ! Il y a quelque chose là-dessous !

Justine stoppa son appareil et rapprocha la brouette contenant des outils de jardinage.

— Je vais piocher doucement pour enlever l'herbe, nous continuerons à la main pour ne rien abîmer, suggéra-t-elle.

Telles des archéologues, elles délimitèrent un périmètre et commencèrent à creuser avec précaution. Justine, à genoux près de la zone, sentit tout à coup sous ses doigts un objet métallique.

— C'est une boîte en fer ! Déterrante l'objet, elle s'assit sur l'herbe et la montra à sa sœur.

Impatiente, Lætitia lui dit :

— Ouvre vite !

La boîte en fer de la dimension d'une boîte à sucre mit un peu de temps à se laisser ouvrir, rouillée et déformée par le temps. Unissant leurs efforts, les deux sœurs réussirent enfin à en venir à bout. Un tissu plié, ressemblant à un vieux mouchoir formait une première couche puis des billes en terre et deux soldats de plomb apparurent au fond de la boîte.

— Ce n'est que la cachette d'un enfant ! s'exclama Lætitia, quelle déception !

— Oui, en effet, approuva Justine, Saint Antoine de Padoue ne nous aide guère...

(C'était en effet le saint que l'on évoquait quand on perdait quelque chose avec le refrain d'antan :

« *Saint Antoine de Padoue, grand voleur et grand filou, rendez ce qui n'est pas à vous !* »)

— Continuons, nous n'avons pas tout exploré, poursuivit Justine de caractère optimiste.